

# « Allées et venues au pays des métaphores nominales et verbales » ou « C'est la figure qui empêche de voir les traits »

**Georges KLEIBER**

Université de Strasbourg, LILPA & USIAS

## Résumé

Nous nous proposons de reprendre la question classique de la figuration dans les métaphores lexicales, nominales (Paul est un bulldozer) et verbales (Le déficit de la Sécurité sociale a explosé du fait du coronavirus), mais sous un angle inhabituel, celui de la subsomption ou non-subsomption du sens littéral par le sens métaphorique. La comparaison du fonctionnement des deux types de métaphores, d'une part, nous permettra d'apporter une réponse différenciée à cette question de subsomption ou non-subsomption et, d'autre part, nous conduira à mettre en évidence, chemin faisant, de stimulantes ressemblances et différences dans leur fonctionnement « figural », généralement ignorées dans le traitement courant des métaphores.

## Abstract

*In this paper, we propose to take up the traditional question of figuration in lexical, i.e. nominal (Paul is a bulldozer) and verbal, metaphors (The Social Security deficit has exploded because of the coronavirus), but from an unusual perspective, the question of whether or not the literal meaning is subsumed by the metaphorical meaning. Comparing how the two types of metaphors function, will enable us, on the one hand, to bring a differentiated answer to this question of (non-)subsumption and, on the other hand, to highlight, as we go, stimulating similarities and differences in their "figural" functioning which have generally been ignored in the current treatment of metaphors.*

Le propre de la métaphore, c'est le figuré<sup>1</sup>

## Introduction

Cet article a sa petite histoire qui montre que les chemins de la recherche sont rarement rectilignes ou, comme le dirait un connaisseur de la vitesse scientifique, « *La science, ce n'est pas une autoroute !* ». Nous avons décidé il y a plus d'un an de prendre comme sujet, pour le colloque *Phraséologie, image et représentation du sens* qui aurait dû avoir lieu en octobre 2020, les proverbes *métaphoriques* ou encore dits *non littéraux* et avons choisi, plus particulièrement, de traiter une question bien précise que pose leur analyse, celle qui porte sur le pourquoi de la relation de subsomption qui existe entre leur sens littéral (S<sub>1</sub>) et leur sens métaphorique (S<sub>2</sub>)<sup>2</sup>. Il a été maintes fois observé dans la littérature<sup>3</sup> qu'un proverbe métaphorique comme (1) :

- (1) Il n'y a pas de roses sans épines

avait un sens littéral S<sub>1</sub> qui apparaissait comme étant subsumé par son sens métaphorique ou encore sens proverbial S<sub>2</sub> que l'on peut gloser plus ou moins bien par (2) :

- (2) Il n'y a rien de beau sans mauvais côté

Cette observation, apparemment anodine, se transforme en énigme lorsqu'on la confronte aux métaphores lexicales et polylexicales, comme celles de *renard* et de *passer l'éponge* dans (3) :

- (3a) Paul est un renard

- (3b) Paul lui avait menti à plusieurs reprises, mais Marie a passé l'éponge et ne lui en a pas tenu rigueur

Celles-ci ne donnent pas lieu à semblable subsomption : leur sens littéral (S<sub>1</sub>) ne peut passer pour être une instance de leur sens métaphorique (S<sub>2</sub>). Et on est logiquement amené à se demander pourquoi il en va ainsi. La question n'est pas minime, car elle s'avère en fait cruciale pour la définition et la conception même des proverbes non littéraux. La différence relevée entre les métaphores lexicales / idiomes métaphoriques et les proverbes non littéraux est en effet un argument sérieux pour dénier aux proverbes non littéraux le statut métaphorique.

- 
1. Von Überstark (1944). *Metapher und Bildsprache*. Wien : Sinnverlag.
  2. Le titre prévu pour ce projet était : « *Dessine-moi un proverbe ...* ou Sur une spécificité *métaphorique* des proverbes non littéraux ».
  3. De manière différente selon le cadre définitoire adopté. Voir Lakoff & Turner (1989), Krikmann (1994), Meyer (1997), Tamba (2000 et 2011), Conenna & Kleiber (2002), Kleiber (2008, 2011, 2017 a et b et 2019).

Visetti & Cadiot (2006 : 71)<sup>4</sup> refusent aux proverbes non littéraux la propriété métaphorique précisément parce que le sens proverbial subsume le sens littéral, alors qu'il n'en va pas ainsi avec les métaphores lexicales<sup>5</sup>.

Nous avons donc choisi de prendre le taureau proverbial par ses cornes métaphoriques en projetant d'expliquer d'où provenait leur statut subsomptif. Pour mener à bien une telle entreprise, nous avons été amené tout naturellement à nous pencher au préalable sur le fonctionnement des métaphores lexicales avec pour but de comprendre d'où provenait le blocage de la subsomption de S1 par S2. Cette tâche s'est révélée plus ardue que nous ne le pensions, car, très vite, nous nous sommes retrouvé empêtré dans de luxuriantes et lianescentes histoires d'incompatibilité, d'analogie, de figure, d'abstrait / concret, etc., qui nous ont conduit à changer le fusil d'épaule, en repoussant à plus tard notre investigation dans le domaine des proverbes métaphoriques pour d'abord faire le « ménage » dans celui des métaphores nominales et verbales.

Notre contribution ne portera donc plus sur les proverbes, mais uniquement sur les métaphores nominales et verbales. On peut penser de prime abord, étant donné la colossale littérature sur les métaphores, qu'une telle entreprise est superflue et expose au risque de redire en moins bien ce que d'autres ont déjà dit. « Une métaphore qui ronronne, avions-nous titré il y a une vingtaine d'années déjà (Kleiber 1999), n'est pas toujours un chat heureux ». Nous nous sommes toutefois vite aperçu que le fait d'avoir abordé notre recherche sur les métaphores sous l'angle subsomptif qu'imposait notre projet initial de comparaison avec les proverbes avait une conséquence heureuse, celle de nous obliger à jeter un coup d'œil un peu différent sur ce sujet classique. Et, même si nous reprenons des points archi-connus de la problématique des métaphores, cette perspective « subsomptive » nous a conduit à labourer ce terrain déjà bien meuble des métaphores de manière un peu différente en y traçant quelques sillons nouveaux.

Notre labour se fera en deux « champs-parties » différentes : d'abord, celui des métaphores nominales, puis celui des métaphores verbales, avec dans cette seconde partie, des retours comparatifs sur les sillons tracés dans la première. Ces « allées et venues » comparatives donneront lieu, on le verra chemin faisant, à un éclairage inhabituel et fécond des deux types de métaphores, qui débouchera *in fine* sur la mise en évidence de stimulantes ressemblances et de différences dans leur fonctionnement « figural » généralement ignorées dans le traitement courant des métaphores.

---

4. Il en va de même pour Tamba (1981) qui, dans un cadre définitoire tout à fait différent, ne reconnaît pas aux proverbes non littéraux le statut métaphorique des idiomes parce que leur sens littéral est un exemplaire de leur sens proverbial, alors que ce n'est jamais le cas de celui des idiomes.

5. L'exemple dont ils se servent est celui de *pieuvre* utilisé métaphoriquement pour désigner la *mafia*, qui, comme ils le soulignent (2006 : 71), ne devient pas « le nom générique, au même titre, des arthropodes bien connus et de l'organisation criminelle tout aussi connue ».

## 1. Métaphores nominales

### 1.1. Au départ : incompatibilité, analogie et sens métaphorique non subsumant

Un emploi tel que celui de *bulldozer* dans (4) :

- (4) Paul est un bulldozer

est reconnu comme emploi métaphorique, parce qu'il satisfait aux deux conditions qui doivent être remplies<sup>6</sup> pour qu'il y ait métaphore. Il repose sur une déviance ou inconvenance catégorielle<sup>7</sup> – *Paul*, qui est un être humain, ne peut être un bulldozer, qui est un engin de terrassement – et la résolution de ce « tilt » catégoriel se fait par le constat de l'existence d'une similitude ou d'une analogie<sup>8</sup> : ce qui motive le rangement de Paul dans la catégorie des bulldozers, c'est qu'il a une ou des propriétés communes avec les bulldozers. Il est, en somme, *comme* un bulldozer<sup>9</sup>. Interviennent dans le calcul de cette identité entre Paul et les bulldozers, en premier lieu, les connaissances stéréotypiques que nous avons sur les bulldozers, et – chose souvent oubliée – également celles que nous avons sur Paul, qui lui sont donc spécifiques<sup>10</sup> (son caractère, la situation dans laquelle il se trouve, etc.). En cas de lexicalisation, c'est une des interprétations possibles qui se trouve « fixée » ou stabilisée et, à côté du sens littéral (= S1), on aura donc un sens (= S2) qui correspond à l'interprétation stabilisée, sens qui permet ensuite des emplois préconstruits pour l'interprétation en question. Pour *bulldozer*, c'est le sens 'qui est décidé, qui fonce, que rien n'arrête ...' – comme le glosent habituellement les dictionnaires – qui a été stabilisé comme sens métaphorique ou figuré (= S2).

Le point important pour notre propos est que ce sens lexicalisé (S2) ne subsume ni le sens 'homme' présenté par Paul, que nous noterons S3, ni le sens de *bulldozer*-'engin ...' (S1). Il n'y a pas union des catégories 'homme' et 'bulldozer' dans une catégorie supérieure 'homme-bulldozer', comme l'est, par exemple, *fruit* pour *pomme* et *banane* ou encore *homme* pour *Pierre* et *Paul*.

6. Ces deux conditions ne font pas encore l'unanimité aujourd'hui.

7. Nous avons défendu ce point il y a près de quarante ans déjà, à un moment où il paraissait plutôt inconvenant (Kleiber 1983, 1984, 1993, 1994 et 1999).

8. Nous prenons « analogie » dans le sens d'analogie « binaire » qu'il a dans le langage commun (*A est analogue à B*) et non dans le sens restreint d'analogie « proportionnelle » à quatre éléments qu'il présente généralement dans la littérature rhétorique. Voir à ce sujet Monneret (2004) et Hofstadter & Sander (2013) pour mesurer l'importance de cette conception binaire de l'analogie.

9. De là provient la thèse classique de la métaphore-« comparaison abrégée ».

10. Une métaphore comme *renard* appliquée à un être humain (*Paul est un renard*) peut, à côté de l'interprétation lexicalisée 'qui est rusé, malin', servir à exprimer, par exemple, qu'une personne a la tête triangulaire et effilée du renard.

## 1.2. Y a-t-il subsumption ou non entre S2 et S1 ?

### 1.2.1. D'un N d'objet à un N de propriété

On ne peut toutefois en rester là. Plusieurs précisions s'imposent sur le fonctionnement de telles métaphores nominales, dont la première contribue singulièrement à nuancer ou, du moins, à réanalyser le constat d'impossibilité subsumatrice établi. Il faut tenir compte du statut du nom *bulldozer* lorsqu'il est attribué à une occurrence qui relève, comme *Paul* dans (4), d'une catégorie incompatible. La résolution ou le dépassement de l'incompatibilité ne peut se faire que si l'on interprète cette attribution d'un nom catégoriel qui est incompatible (*bulldozer*) avec la catégorie à laquelle on l'applique (*Paul = homme*) comme étant une attribution de propriété, l'identité entre *bulldozer* et *Paul* consistant alors en une analogie de propriété(s). La structure attributive *x être un N* est donc une structure d'attribution de propriété et non plus une structure de rangement d'une occurrence dans une catégorie d'objets ou d'entités catégorématiques<sup>11</sup>. On peut l'exprimer aussi autrement en disant que le N *bulldozer* ne s'interprète plus comme un N d'objet, mais comme un N de propriété ou N qualitatif, changement qui, en même temps qu'il crée une catégorie de « x qui ont la propriété 'bulldozers' », lève l'incompatibilité non annulable entre les catégories d'objets 'hommes' et 'bulldozers'.

Il s'ensuit que le sens métaphorique de *bulldozer* n'est pas, comme le consignent les dictionnaires pour des raisons que l'on peut comprendre, 'personne décidée, qui fonce, que rien n'arrête ...', mais 'x qui est décidé, qui fonce, que rien n'arrête', avec, pesant sur la variable *x*, les restrictions sélectionnelles qu'entraînent les prédicats attributifs *décider*, *foncer*, *que rien n'arrête*, etc., qui font que, malgré tout, ce N *bulldozer* devenu qualitatif ne peut pas s'appliquer à tout. Même si *être un bulldozer* dans le sens métaphorique de N de propriété est appliqué le plus couramment aux « personnes humaines », la restriction « humain » n'est pas contenue dans le sens métaphorique même. On en veut pour preuve la possibilité de dire également d'un chien qui renverse tous les obstacles sur son passage pour atteindre au plus vite le paquet de croquettes que « *c'est un bulldozer !* »

---

11. Les noms catégorématiques se définissent par leur indépendance ontologique : une occurrence de catégorématique n'a pas besoin d'une occurrence d'une autre catégorie pour exister, alors qu'une occurrence d'une propriété ou d'une action a besoin d'une autre occurrence pour exister (Kleiber 1981 a). On peut avoir une occurrence de *bulldozer* sans l'existence d'une occurrence d'une catégorie différente, alors qu'on ne peut avoir une occurrence, par exemple, de *beau* ou de *marcher* que s'il y a aussi quelque chose/quelqu'un qui est beau ou quelqu'un /quelque chose qui marche.

### 1.2.2. L'hypothèse d'une relation de subsomption entre S2 et S1

En ne saturant pas la case du « porteur » ou « sujet » de la propriété *être un bulldozer*, c'est-à-dire en laissant lacunaire la catégorie du  $x$  qui a la qualité d'être un bulldozer, on ouvre la voie à une application possible de cette qualité aussi bien aux membres de la catégorie de *Paul* qu'aux membres de la catégorie-mère, c'est-à-dire les membres de *bulldozer*-'engin de terrassement'. La propriété *être un bulldozer* peut en effet être prédiquée aussi bien d'occurrences de S3 (cf. *Paul*-'humain') que d'occurrences de S1 (*bulldozer*-'engin'), même si cette seconde possibilité ne s'effectue pas aussi naturellement que la première, étant donné la boucle réflexive qu'elle constitue : on dit d'un bulldozer que c'est un ... bulldozer. La tautologie que constituent de telles phrases attributives si l'attribut *être un bulldozer* est interprété comme un prédicat de catégorisation d'objet ne se trouve pas totalement dissipée en cas d'interprétation qualitative. Il subsiste de la tautologie à dire d'un bulldozer précis qu'il a les qualités d'un bulldozer, puisqu'un bulldozer a *a priori* les qualités ou propriétés d'un ... bulldozer ! La chose n'est toutefois pas impossible. Il suffit d'ajouter la locution métalinguistique *c'est le cas de le dire* ou l'enclosure *vrai* (Kleiber & Riegel 1978) ou bien encore de dénier à une occurrence de *bulldozer* la qualité de bulldozer pour qu'un tel emploi soit pleinement pertinent :

- (5) Ce bulldozer est - c'est le cas de le dire - un bulldozer !
- (6) [En montrant un bulldozer particulièrement efficace] Ça, c'est un vrai bulldozer !
- (7) [En montrant un bulldozer qui patine dans la boue] Ce n'est pas un bulldozer, ça !

Ces emplois « boomerang » d'un nom d'objet (S1) pour les qualités S2 (stéréotypiques ou prototypiques) que possède l'objet qu'il dénote ne constituent pas, il faut le souligner, un emploi de subsomption de S1 par S2 et donc aussi de S3 par S1. Ce qui peut faire croire à un tel rapport, c'est l'idée, souvent émise en philosophie du langage, que le porteur ou sujet d'une propriété est une occurrence de cette propriété. Ou, dit autrement, que les propriétés ont pour occurrences leurs porteurs. Dans ce cadre ontologique<sup>12</sup>, une propriété comme *être beau* aura pour occurrences les êtres et les choses qui sont belles. Ma voiture, parce qu'elle est belle, sera ainsi une occurrence de la propriété (*être*) *beau*. Une telle conception de la relation porteur – propriété a pour conséquence de faire du S1 et du S3 des métaphores nominales des occurrences de la propriété S2 et, *ipso facto*, de faire de S2 une entité qui subsume S1 et S3, puisque S1 et S3 sont directement des occurrences de S2. Une telle conclusion se trouve favorisée par des tournures telles que *Paul est la bonté même / un modèle de bonté / un parangon*

12. Que nous avons nous-même adopté dans notre thèse d'il y a quarante ans (Kleiber 1981a).

*de bonté*, etc., qui servent à exprimer que le porteur possède la propriété d'être bon (à un haut degré). Elle n'est toutefois pas correcte, parce qu'un porteur ou substrat d'une propriété n'est pas directement une occurrence même de cette propriété. Ainsi, en reprenant l'exemple préfabriqué maison de *Ma voiture est belle*, l'occurrence de la propriété (*être beau*) sera, non pas ma voiture, mais la beauté de ma voiture, c'est-à-dire « sa beauté ».

### 1.2.3. S2 ne subsume pas S1

Ce qui rend difficile l'appréhension d'un tel état de choses, c'est la dépendance ontologique des occurrences de propriétés déjà évoquée ci-dessus : on n'a une occurrence de beauté que si l'on a aussi une occurrence d'un autre type qui possède cette propriété. Ce n'est donc pas le porteur qui est une occurrence de la propriété, mais c'est bien la propriété qu'il possède qui est une occurrence de la propriété en question. Nous reviendrons ci-dessous plus longuement sur la spécificité de la dépendance ontologique des propriétés lorsque nous envisagerons la dimension de la figuralité. Pour le moment, on retiendra simplement qu'elle est à l'origine de la thèse assez répandue qui fait des porteurs ou substrats d'une propriété des occurrences de cette propriété. Si cette thèse était correcte, il y aurait bien, dans le cas de notre exemple (4) de *Paul qui est un bulldozer*, subsomption par la propriété S2 'qui fonce, qui renverse tout' des porteurs / substrats S3 et S1 qui la vérifient, à savoir pour (4), S3 (Paul) et S1 (bulldozer-'engin'). Or, il ne s'agit pas de subsomption catégorielle : on ne réunit pas les hommes et les bulldozers-'engins' dans une catégorie supérieure, mais on leur reconnaît la possibilité de se voir appliquer tous les deux la même propriété, celle d'être 'un x qui fonce, qui est décidé, qui renverse tout sur son passage'.

### 1.3. An = S2

Notre deuxième précision concerne l'interprétation qui se trouve lexicalisée dans ce type de métaphore. Rappelons que la lexicalisation d'un emploi métaphorique a pour conséquence de faire apparaître à côté du sens *littéral* ou *propre* (S1) de l'unité lexicale utilisée métaphoriquement un sens S2 dit *métaphorique* ou encore *figuré*. On aura ainsi, pour l'unité lexicale *bulldozer*, un sens S1, le sens de départ ou sens dit *littéral* ou *propre*, celui d'engin de terrassement ..., et un sens S2, ou sens métaphorique ou *figuré*, celui de 'x qui fonce, qui est décidé, que rien n'arrête ...'. On retiendra que ce sens S2 correspond à l'analogie de propriété relevée entre la situation de Paul et celle des bulldozers. Autrement dit, dans ce cas, la similitude ou analogie An à l'origine de l'emploi métaphorique est aussi le sens S2 qui se trouve « cristallisé » en cas de lexicalisation : An = S2.

#### 1.4. Lieu de l'incompatibilité : entre S1 et S3

De cette deuxième précision en découle directement une troisième, déjà exprimée, mais de façon différente, dans la première. On s'aperçoit que, dans le cas des métaphores nominales du type *bulldozer*, l'incompatibilité, c'est-à-dire la déviance ou le délit de catégorisation, infraction parfois ludiquement nommée *impertinence*, que l'on place définitoirement à la base de toute métaphore, n'a pas pour lieu la relation S1-S2 : elle ne s'établit pas entre le sens S1 'engin de terrassement ...' et le sens S2 'x qui fonce, qui est décidé ...', puisqu'un bulldozer est ou vérifie stéréotypiquement la propriété S2, mais elle se manifeste entre le sens S1 *bulldozer*-'engin' et un sens S3, celui de la catégorie ('homme' pour notre exemple avec *Paul*) à laquelle appartient l'occurrence à laquelle on applique - impertinemment - le sens S1. Ce sont donc les sens S1 et S3 et non les sens S1 et S2 qui se révèlent être en relation d'incompatibilité. On verra l'importance de cette précision, généralement ignorée dans la littérature, lorsqu'on prendra en compte ci-dessous les métaphores de type verbal.

#### 1.5. Figure, sens figuré et ontologie : échos-écots

Pour le moment, on s'attachera à commenter un quatrième point, celui qui concerne l'application des notions de *figure* et de *sens figuré* à notre métaphorique exemple de *bulldozer*. Si l'on prend *figure* et *sens figuré*<sup>13</sup> dans leur acception rhétorique courante, il n'y a rien de spécial à noter. Il y a bien figure et sens figuré dans (4) puisqu'il y a écart, délit ou transgression<sup>14</sup> et, comme l'écart observé consiste en un changement de sens, on a affaire à un sens S2 figuré ('x qui fonce, qui est décidé ...') dérivé d'un sens S1 qui est le sens propre ('engin de terrassement ...'). La précision du type de changement opéré entre le sens propre et le sens figuré<sup>15</sup> de *bulldozer* dans (4) s'avère nettement moins banale, parce qu'elle prend en compte la nature des sens en jeu : il y a passage d'un sens S1 concret (*bulldozer*-'engin') à un sens S2 abstrait ('x qui fonce, qui est décidé ...').

13. Pour une vision globale des problèmes que pose la notion de *sens figuré*, voir le stimulant ouvrage de Tamba (1981), dans lequel la *figure* n'a pas pris de ... rides.

14. « Les figures du discours sont les traits, les formes ou les tours plus ou moins remarquables et d'un effet plus ou moins heureux, par lesquels le discours, dans l'expressions des idées, des pensées ou des sentiments, s'éloigne plus ou moins de ce qui en eût été l'expression simple et commune » (Fontanier 1968 [1821-1830]).

15. Le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois *et al.* (1973 : 214) reconnaît deux types de changements : le passage d'un sens 'animé' à un sens 'non animé' et celui d'un sens 'concret' à un sens 'abstrait' : « On dit d'un mot qu'il a un *sens figuré* [...], quand, défini par les traits 'animé' ou 'concret', il se voit attribuer dans le contexte d'une expression ou d'une phrase le trait 'non-animé' (chose) ou 'non-concret' (abstrait). Ainsi dans *le chemin de la vie, chemin*, qui a le trait 'concret', est employé au sens figuré. De même dans *le chien d'un fusil*, le mot *chien* est employé dans un sens technique, non-animé : il a un sens figuré ».



Cela revient à dire qu'un sens qui n'a pas de *figure*, puisqu'il est abstrait (S<sub>2</sub>), se trouve donné par un sens qui, comme il est concret, a de la « figure » (S<sub>1</sub>). Un sens figuré est alors un sens non figuré à qui l'on a donné une « figure ». Cette conclusion n'a rien d'un scoop, mais elle devient moins banale lorsqu'on y greffe l'ontologie.

À ce moment-là, les choses deviennent beaucoup plus intéressantes, parce qu'elles poussent à revivifier de nouvelle manière les notions de *figure* et de *sens figuré*, en invitant à nous tourner vers le type de « chose » auxquels renvoient S<sub>1</sub> et S<sub>2</sub>. On s'aperçoit alors, non seulement de la différence concret ('*bulldozer*-'engin') - abstrait (*bulldozer*-'qui fonce, qui est décidé ...') des référents de S<sub>1</sub> (sens propre) et de S<sub>2</sub> (sens figuré), mais également de la relation ontologique d'inaliénabilité figurale qui relie ces référents<sup>16</sup>. On ne peut (se) « figurer » ou (se) représenter la propriété S<sub>2</sub> (ici 'qui fonce, qui est décidé ...'), sans (se) « figurer » ou (se) représenter en même temps la chose (ici en l'occurrence *bulldozer*-'engin') qui possède S<sub>2</sub>. On retrouve là la distinction faite par Husserl<sup>17</sup> entre les *parties indépendantes*, que l'on peut imaginer détachables de leur support, et les *parties dépendantes* que l'on ne peut, au contraire, concevoir aliénées. Si l'on entend représenter par un dessin la beauté de Marylin Monroe, on ne peut évidemment le faire qu'en représentant Marylin Monroe elle-même par un dessin ou une photo qui font certes apparaître sa beauté, mais qui doivent avant tout représenter Marylin. Le sens S<sub>2</sub> de *bulldozer* est donc intrinsèquement un sens que l'on ne peut (se) représenter ou (se) figurer sans que l'on (se) représente ou que l'on (se) figure en même temps le support sur lequel il se manifeste. On peut du coup expliquer ou décrire de nouvelle manière le sens figuré S<sub>2</sub> de *bulldozer*. Ce qu'il a de remarquable, c'est que sa représentation ou figuration lexicale reflète iconiquement sa dépendance figurale ontologique vis-à-vis d'un support, puisque, S<sub>2</sub> se trouvant exprimé par le lexème même (S<sub>1</sub>) qui dénote son support, le nom *bulldozer*, s'il renvoie bien à S<sub>2</sub> dans (4) et non à S<sub>1</sub>, par sa présence représente ou « figure » en même temps l'inaliénabilité de S<sub>2</sub> par rapport à S<sub>1</sub>. Le maintien du signifiant *bulldozer* de S<sub>1</sub> dans l'emploi S<sub>2</sub> marque ainsi iconiquement que S<sub>2</sub> ne peut être représenté ou imaginé ou « figuré » sans que l'on (se) représente ou que l'on (se) « figure » aussi le porteur de la propriété S<sub>2</sub>.

On retrouve les rails des explications classiques lorsqu'on ajoute que le choix du nom du porteur S<sub>1</sub> pour renvoyer à la propriété S<sub>2</sub> repose généralement sur une relation de typicalité : la propriété S<sub>2</sub> 'qui fonce, qui renverse tout sur

16. Cette absence de figuralité indépendante sépare les propriétés des autres entités non indépendantes ontologiquement. Nous y reviendrons ci-dessous avec les procès.

17. « On peut assurément se représenter une tête séparée de l'homme auquel elle appartient, on ne peut se représenter de cette manière une couleur, une forme, etc., elles ont besoin d'un substrat, dans lequel on les remarque sans doute exclusivement, mais dont elles ne pourront être séparées » (Husserl 1962 : 24).

son passage ...' est un stéréotype ou fait partie du stéréotype de S1 'bulldozer-'engin'. Dit autrement, *bulldozer-'engin ...'* est un parangon ou modèle et donc une « image » ou « figure » de S2. Encore une fois cela ne signifie pas pour autant qu'il est une occurrence de S2. Nous avons bien pris soin ci-dessus de souligner que S1 n'est pas subsumé par ou n'est pas une occurrence de S2. Si le bulldozer est un modèle de force qui va et qui renverse tous les obstacles sur son passage, il n'est pas pour autant une occurrence de cette propriété. Il n'en est qu'un « support » ou « substrat » typique, ce qui exclut par avance toute tentative de conclure à la subsomption de S1 par S2, mais indique néanmoins clairement qu'il y a une relation de porteur à propriété et quelle est la nature de cette propriété. Si ce porteur sert de « figure » ou d'image à cette propriété, c'est, comme nous avons essayé de le montrer, d'une part, parce qu'on ne peut (se) représenter ou (se) figurer une propriété sans son support, et, d'autre part, parce que ce support est un support prototypique de la propriété S2.

## 2. Métaphores verbales

### 2.1. Mêmes ingrédients : délit catégoriel, analogie, sens métaphorique non subsumant et sens figuré

Tournons-nous à présent vers les métaphores lexicales verbales avec l'exemple du verbe *exploser*, qui, à côté d'un sens littéral S1 de 'éclater violemment en se dispersant, en projetant des fragments' qu'il présente dans (8), endosse dans les emplois de (9), un sens métaphorique S2, qualifié lexicographiquement de *familier*, et glossé par 'prendre brutalement une dimension énorme ou excessive' ou encore par 'se développer largement et brusquement' :

- (8) La bombe a explosé à 8h32 devant la mairie
- (9a) Le déficit de la Sécurité sociale a explosé du fait du Coronavirus
- (9b) La vente des trottinettes électriques a explosé ces derniers mois

Le statut *métaphorique* des emplois de (9) ne prête pas à discussion, puisque, comme dans l'emploi de *bulldozer* de (4), les deux conditions requises pour qu'il y ait métaphore se trouvent remplies : il y a bien délit catégoriel et analogie.

Il y a délit catégoriel, puisque le procès d'*exploser*-S1 se trouve prédiqué d'un sujet (le déficit / les ventes), qui ne peut voler en morceaux, puisqu'il s'agit d'un objet non matériel - une quantité de ... - alors qu'*exploser*-S1 exige comme sujet un objet matériel (bombe, grenade, bouteille de gaz, etc.). Et il y a aussi de l'analogie (*An*) ou similitude entre les deux procès, qui justifie le délit constaté et

qui apparaît fondée<sup>18</sup>, c'est-à-dire pertinente<sup>19</sup>, pour un locuteur *lambda*, même s'il ne lui est pas aisé d'expliquer en quoi elle consiste exactement<sup>20</sup>. Il n'y a rien de surprenant à cela. Une telle difficulté est inhérente aux emplois métaphoriques : une métaphore, comme le soulignent tous les métaphorologues, représente un moyen efficace, plus économique et souvent plus juste, d'exprimer au moyen d'un lexème qui fait « image » ou « figure » et qui contribue ainsi à son expressivité, un contenu difficilement exprimable autrement, c'est-à-dire en termes non métaphoriques. Cela est tout particulièrement vrai pour les métaphores verbales. Il n'est en effet pas facile, comme nous allons le voir ci-dessous, d'expliciter ce qui motive exactement l'emploi d'*exploser-S1* pour le procès d'*exploser-S2*, même si on « comprend » l'emploi.

On soulignera auparavant, comme nous y invite la mise en avant de la notion de « figure », que la situation des métaphores verbales vis-à-vis des notions de *figure* et de *sens figuré* est la même que celle qui prévaut avec les métaphores nominales du type de *bulldozer*.

On est en présence d'un sens S2 qui est un sens *figuré* dérivé d'un sens *propre* ou *littéral* S1. Et, deuxième parallèle, on retrouve également l'identité relative au changement de type opéré entre le sens propre S1 et le sens figuré S2 : il s'agit du passage d'un sens propre S1 *concret*, celui de l'explosion physique d'un objet matériel, à un sens figuré S2 *abstrait*, celui d'une augmentation quantitative à propos d'entités présentant une dimension ouverte à une variation de quantité<sup>21</sup>. On peut donc là aussi conclure qu'un sens S2 abstrait, un sens donc sans figure ou non figurable ou non représentable, reçoit une « figure » et devient donc un sens figuré par l'intermédiaire d'un sens S1 qui lui a une « figure » en ... propre !

18. Sa légitimité se trouve renforcée par l'existence antérieure d'une métaphore similaire avec le mot onomatopéique *boum*, métaphore aujourd'hui moins en vogue qu'*exploser* (cf. *Les ventes ont connu un fort « boum » au cours du premier trimestre*).

19. Ou, si l'on veut, « transparente » ou « motivée ». Rappelons que, dans beaucoup de cas, il n'en va pas ainsi, les locuteurs n'arrivant plus à comprendre le « pourquoi » de l'expression métaphorique ». On citera ici le cas de *vendanger* utilisé actuellement couramment dans le monde du sport pour signifier qu'un joueur a loupé une occasion immanquable (cf. *Les Strasbourgeois viennent à nouveau de vendanger un but tout fait*). Nous n'avons personnellement pas encore compris quelle est la relation analogique (si c'en est une !) qui l'unit à *vendanger*-'couper des raisins'.

20. On peut comprendre la motivation d'un terme métaphorique, sans pour autant arriver à exprimer en quoi consiste exactement cette motivation. Ceci n'a rien de surprenant, puisque le recours à une métaphore ou mot-« image » est le signe que l'image mise en avant est plus adéquate qu'une glose descriptive, qui, en comparaison, ne sera toujours qu'approximative. On perçoit la justesse d'une image avant d'en ou, le plus souvent même, sans en pouvoir expliciter les raisons. Ceci fait écho à la conception augustinienne du temps : de même qu'on n'arrive pas à dire ce qu'est le temps tout en sachant ce que c'est, de même, bien souvent, on n'arrive pas à dire quel est le sens métaphorique, tout en sachant ce qu'il est.

21. Il s'agit donc d'une quantité non statique, mais saisie comme évolutive. De là, les restrictions, que nous n'aborderons pas ici, sur les sujets pouvant « exploser » ... quantitativement.

## 2.2. Sur quoi « roule » analogiquement la métaphore d'exploser ?

En quoi la « figure » d'*exploser-S1* permet-elle de mieux représenter le sens abstrait *S2 d'exploser* ? Dit autrement, quelle est l'analogie *An* sur laquelle « roule » cette métaphore ? La réponse à cette question n'est pas aussi simple que le sentiment de justesse métaphorique peut donner à croire. On comprend pourquoi c'est ce type de questions qui occupe le devant de la scène des analyses métaphoriques et qui fait le chou (plus ou moins) gras des définitions lexicographiques, au point d'apparaître bien souvent comme étant la seule « réalité » métaphorique à traiter. Dès qu'on essaie de la déployer, on s'aperçoit en effet que la relation *An* entre *exploser-S1* et *exploser-S2* est plus compliquée qu'il n'y paraît. La raison en est la nécessité d'ouvrir trois volets différents, un volet quantitatif, un volet spatial et un volet aspectuel.

### 2.2.1. Le volet quantitatif

Le volet quantitatif concerne le type d'augmentation en jeu : c'est une augmentation qui doit être numérative, c'est-à-dire qu'elle doit donner lieu à une saisie discrète, qui mesure l'accroissement, c'est-à-dire qui en rend compte au moyen d'unités de mesure distinctes. De même qu'un objet matériel qui explose consiste en une division en morceaux différents, de même l'accroissement sur la dimension quantitative d'une entité doit être un accroissement non compact, mais comptable, c'est-à-dire divisé ou, pour filer la métaphore, « éclaté ». D'un cochon qui a démesurément grossi en l'espace de quelques semaines, on pourra dire *Son poids a explosé*, mais non évidemment *Il (= le cochon) a explosé*.

### 2.2.2. Le volet spatial

Le volet spatial met en jeu la dimension verticale avec un changement dirigé vers le haut. Du côté d'*exploser-S1*, elle réside dans le mouvement physique produit : une explosion-*S1* fait voler en l'air des morceaux de l'objet matériel qui explose. On la trouve aussi dans le procès d'*exploser-S2*, mais à deux niveaux différents qu'il convient de distinguer. À un premier niveau, plus général, qui dépasse le cadre du lexème *exploser*, intervient une *métaphore conceptuelle* (Lakoff & Johnson, 1986) qui a pour effet l'interprétation en termes de variation spatiale de hauteur de variations quantitatives. Une quantité faible ou une diminution se trouve représentée par une position basse ou un mouvement descendant (cf. *Les prix sont bas / baissent / ont chuté / dégringolent, la baisse des prix*) et une quantité forte ou une augmentation est marquée par une position haute ou un mouvement ascendant (cf. *Les prix sont élevés, les prix culminent, le prix monte, les prix grimpent, la hausse des prix*). Le second niveau de cette transposition spatiale verticale est lexical et concerne donc plus spécifiquement *exploser*.

Comme dans *exploser-S1*, le mouvement physique des morceaux qui volent en l'air est dirigé vers le haut, en emploi *S2*, *exploser* ne peut représenter que le correspondant non physique d'un mouvement ascendant, c'est-à-dire une augmentation quantitative, un accroissement. On ne saurait, pour une diminution des prix, dire que les prix « explosent ».

### 2.2.3. Le volet aspectuel

Le volet aspectuel concerne l'*Aktionsart* d'*exploser*. Une augmentation quantitative est en règle générale progressive, sujette à la gradation, et relève donc d'une modalité d'action qui, dans la classification aspectuelle de Vendler (1957), est celle des verbes d'*activité* : elle prend du temps et n'a pas de but terminal comme en ont un les verbes d'accomplissement. Or, *exploser-S1* est, au contraire, un verbe d'*achèvement*, qui marque un changement qui ne prend pas de temps, qui est en quelque sorte instantané (cf. \**La bombe a explosé pendant trois minutes / en trois minutes*). On voit ainsi que le verbe *exploser* n'est pas seulement utilisé pour marquer une augmentation ou un accroissement, comme exposé dans le premier volet, mais qu'il sert aussi et avant tout<sup>22</sup> à marquer qu'une telle augmentation n'est pas graduelle, mais qu'elle se produit en un laps de temps tellement réduit qu'elle s'assimile à un procès dont le changement ne « consomme » pas de temps, comme celui d'une explosion. Il s'ensuit, corollairement, l'idée qu'on ne peut s'y opposer, de même qu'on ne peut arrêter une explosion, puisque, ne « prenant » pas de temps, elle a lieu ou elle n'a pas lieu, mais si elle se produit, elle n'est plus « stoppable ».

Avec cette mise en évidence de l'analogie *An* entre *exploser-S1* et *exploser-S2*, on peut penser que l'affaire est dans le sac et qu'il n'y a plus rien à dire sur les métaphores verbales : on a montré, d'une part, que, tout comme les métaphores nominales, elles s'arcbutent sur une inconvenance catégorielle et, d'autre part, que la sortie de l'impasse passe par le chemin que trace l'analogie que fait apparaître la comparaison des deux procès. Habituellement, on s'arrête là, parce que le résultat obtenu, surtout sur le plan de l'analogie, qui permet de faire ressortir comment on donne « figure » et « bonne figure » à du sens qui n'en a pas, a une pertinence et une consistance cognitives et imagico-rhétoriques qui peuvent donner à croire qu'on a fait le tour de l'objet.

On peut et on doit toutefois aller plus loin, en comparant de plus près le fonctionnement de ces métaphores verbales avec celui des métaphores nominales. On voit alors apparaître des différences qui, sans remettre en cause le statut métaphorique, éclairent de nouvelle manière la complexité des mécanismes métaphoriques.

22. On peut aussi penser à d'autres traits, mais qui s'avèrent moins déterminants à notre avis, comme 'soudain, inattendu', etc.

### 2.3. Lieu de l'incompatibilité : entre S1 et S2

On remettra tout d'abord sous la loupe le délit catégoriel sous-jacent à la métaphore *exploser*-S2. Apparemment, comme noté ci-dessus au début de notre analyse de l'emploi métaphorique d'*exploser*, il semble être le même que celui qui sous-tend une métaphore nominale comme celle de *bulldozer* dans (4) : on a l'attribution impertinente d'un prédicat à un sujet qui, normalement, ne peut se voir appliquer un tel prédicat. Le procès d'*exploser*-S1 se trouve prédiqué d'un sujet (le déficit / les ventes, etc.), qui équivaut au S3 du schéma de *bulldozer*, qui ne peut « exploser » littéralement, puisqu'il s'agit d'un objet non matériel. Un exemple de métaphore verbale telle que celle de *tomber* dans (11) formée à partir du sens physique S1- 'perdre l'équilibre et être entraîné à terre' que présente *tomber* dans (10) :

- (10) Paul est tombé et s'est cassé la clavicule  
 (11) Paul est tombé, parce que Berthe l'a dénoncé à la police

montre toutefois que l'incompatibilité des métaphores verbales ne se situe pas fondamentalement au niveau de la relation entre S3 et S1, mais au niveau de la relation S1-S2, c'est-à-dire entre le sens littéral S1 et le sens métaphorique S2, alors que ce n'est absolument pas le cas avec les métaphores nominales. Le même sujet de catégorie S3 (Paul = un être humain) peut en effet « tomber », soit *tomber*-S1, en chutant au sol, soit *tomber*-S2 en étant, s'il est malfaiteur, arrêté par la police. Si (9) peut donner le change, c'est parce que là il y a bien incompatibilité entre le sujet d'*exploser*-S1 et celui d'*exploser*-S2 : les procès S1 et S2 présupposent des sujets incompatibles (matériel pour S1, non-matériel pour S2) ou, pour le dire autrement, présentent des restrictions sélectionnelles disjointes pour leur sujet. Cette disjonction de restrictions sélectionnelles n'est toutefois que la conséquence de l'incompatibilité entre S1 et S2 et c'est donc elle qui s'avère décisive dans le fonctionnement de la métaphore verbale *exploser* de (9).

Un premier résultat est donc à retenir de notre comparaison des deux types de métaphores : dans les métaphores nominales du type de (4), l'incompatibilité catégorielle se situe entre S3 et S1, alors que dans les métaphores verbales du type de (9) et (11), elle se manifeste au niveau de la relation S1-S2. S'il y a délit catégoriel entre S1 et S2 d'*exploser*, c'est parce que les occurrences d'*exploser*-S2 de (9) (a) et (b) ne peuvent être d'aucune manière des occurrences du procès d'*exploser*-S1 de (8). Il s'agit de deux procès incompatibles, l'un (S1), que l'on peut qualifier de matériel ou physique, l'autre (S2), qui mérite le label d'abstrait ou de non physique : l'éclatement en fragments d'un objet matériel (bombe, grenade, bonbonne de gaz, etc.) auquel renvoie *exploser*-S1 s'avère incompatible avec l'augmentation brutale du nombre, du volume, etc., d'entités comme les prix, le déficit, le chômage, les ventes de ceci ou de cela, etc., que dénote *exploser*-S2.

## 2.4. $An \neq S2$

Le fait que l'incompatibilité mette aux prises  $S1$  et  $S2$  a plusieurs prolongements conclusifs importants. Le premier concerne l'analogie  $An$ . À la différence des métaphores nominales du type de *bulldozer*, où, comme nous l'avons vu,  $An$  était égal à  $S2$  ( $An = S2$ ),  $An$  est nécessairement différent de  $S2$  ( $An \neq S2$ ). S'il en va ainsi, c'est parce que, dans les situations du type d'*exploser*, l'analogie  $An$  émane de la comparaison même de  $S1$  et de  $S2$  et non pas, comme avec les métaphores nominales du type *bulldozer*, de la confrontation de  $S1$  avec un partenaire  $S3$ .  $An$  ne peut donc plus équivaloir à  $S2$ . Le sens  $S2$  ne résulte pas, comme dans le cas de *bulldozer*, d'un « tilt » mettant aux prises un couple catégoriel dont il ne fait pas partie, puisque c'est lui qui constitue le second membre du « tilt » catégoriel avec  $S1$ .

## 2.5. $S2$ ne peut subsumer $S1$

### 2.5.1. En cause : la différence $An \neq S2$

De là découle directement l'impossibilité d'avoir un sens  $S2$  qui subsume le sens littéral  $S1$  : le sens  $S2$  qui se trouve lexicalisé en cas de stabilisation intersubjective d'une métaphore verbales n'est pas  $An$ , c'est-à-dire ce qui est commun à  $S1$  et à  $S2$ , mais bien un des deux partenaires en relation d'incompatibilité. La différence  $An \neq S2$ , constitutive des métaphores verbales, empêche ainsi par avance toute subsumption du sens  $S1$  littéral par  $S2$ . Ou, pour le dire autrement, dans le cas des métaphores verbales, le sens métaphorique  $S2$  reste définitoirement en relation d'incompatibilité avec le sens littéral  $S1$ , parce que ce n'est pas l'analogie  $An$ , la partie commune entre  $S1$  et  $S2$ , qui se trouve visée et qui constitue le sens métaphorique - qui pourrait prétendre à la lexicalisation - mais c'est bien  $S2$ , le sens qui est incompatible avec  $S1$ .

### 2.5.2. Présentation et discussion d'une objection possible

Cette explication de l'impossibilité d'avoir, dans le cas des métaphores verbales, un  $S2$  subsumateur se heurte toutefois à un obstacle de taille. On peut en effet nous rétorquer que la différence  $An \neq S2$  n'est pas le facteur déterminant dans le blocage d'une subsumption de  $S1$  par  $S2$ , puisque lorsque  $An = S2$ , comme dans le cas des métaphores nominales du type de *bulldozer*, la subsumption de  $S2$  par  $S1$  n'a pas lieu non plus.

L'argument est sérieux, mais n'est correct que si et seulement si l'égalité  $S2 = An$  entraînait obligatoirement une relation de subsumption entre  $S2$  et  $S1$ . Or, tel n'est pas le cas. Ce n'est pas parce que la différence  $S2 \neq An$  exclut par avance la subsumption que cela signifie que l'égalité  $S2 = An$  entraîne une telle relation.

S'il y a exclusion d'une subsomption de  $S_1$  par  $S_2$  dans le cas des métaphores verbales du type *explorer*, c'est tout simplement parce qu'une telle subsomption est par avance exclue, puisque la métaphore est construite sur l'incompatibilité entre  $S_2$  et  $S_1$ .  $S_2$  ne peut donc *a priori* plus être conçu comme subsumant  $S_1$ . Si une telle interdiction a également lieu dans le cas des métaphores nominales, c'est pour une raison différente, puisque l'incompatibilité sur laquelle s'appuie ce type de métaphores s'exerce, non entre  $S_2$  et  $S_1$ , mais entre un  $S_3$  et  $S_1$ . Cette incompatibilité fait émerger une analogie qui correspond à  $S_2$ , mais qui, quoique commune à  $S_3$  et  $S_1$ , ne donne pas lieu pour autant à une subsomption de  $S_1/S_3$  par  $S_2$ -*An*. Comment cela peut-il se faire ?

De prime abord, on pourrait penser que, comme  $S_2$  réside dans une analogie constatée entre  $S_3$  et  $S_1$ , il sert de chapeau subsumateur à  $S_1$  et  $S_3$ . Ce qui peut faire croire à une telle relation, c'est la possibilité, évoquée ci-dessus avec (5-7), de pouvoir appliquer, en quelque sorte réflexivement,  $S_2$ , qui provient de  $S_1$ , à ...  $S_1$ . On peut, même si c'est dans des conditions spéciales, rappelons-le, dire de tel *bulldozer*- $S_1$  qu'il est un (vrai) *bulldozer*- $S_2$ . Et donc en conclure que *bulldozer*- $S_2$  ('qui renverse tout ...') subsume bien *bulldozer*- $S_1$  ('l'engin'). En bouclant (trop) vite la boucle, on peut en conclure que le serpent se mord la queue, c'est-à-dire soutenir que *bulldozer*- $S_1$  se subsume lui-même *via bulldozer*- $S_2$ . Il y a toutefois un *hic* dans une telle manœuvre. On néglige un élément essentiel dans le fonctionnement de telles métaphores, à savoir le changement ontologique mis en avant *supra* qu'impose la résolution de l'application catégorielle intempestive de *bulldozer*- $S_1$  à un sujet  $S_3$  qui ne peut être un *bulldozer*- $S_1$ . Le nom *bulldozer* ne renvoie plus à un objet, mais à une propriété. Et la prédication *être un N* est une prédication qui attribue une propriété ou un N de qualité  $S_2$  (*bulldozer*-'qui fonce, renverse tout ...') à l'entité classée ou catégorisée dans la catégorie  $S_3$  (*Paul* = 'homme') qui est incompatible avec la catégorie d'objet  $S_1$  (*bulldozer* = 'engin qui ...'). Si l'on tient compte de ce changement ontologique d'objet en propriété - changement capital, puisque lui seul lève l'obstacle de l'incompatibilité - il n'y a plus, comme nous l'avons développé ci-dessus, de subsomption possible de  $S_1$  par  $S_2$ . Une propriété ne peut subsumer la catégorie dont elle est une propriété. Il s'ensuit que  $S_2$  n'est pas attribué à  $S_3$  en tant que catégorie supérieure à  $S_1$ , mais bien en tant que propriété de  $S_1$ .

Notre mise au point peut sembler fastidieuse, mais elle n'a pas été inutile, puisqu'elle nous a permis de montrer que, même si la différence  $S_2 \neq An$ , qui est constitutive des métaphores verbales, a pour conséquence d'exclure *a priori* la subsomption de  $S_1$  par  $S_2$ , l'égalité  $S_2 = An$ , sur laquelle pivotent les métaphores nominales, n'impose pas pour autant une relation de subsomption entre  $S_2$  et  $S_1/S_3$ , parce que  $S_2$  représente une propriété de  $S_1$  et  $S_3$ . Du coup, on peut maintenir notre explication de l'absence, dans le cas des métaphores verbales du type de (8), d'une relation de subsomption entre  $S_2$  et  $S_1$  : c'est parce que  $S_2$  est un des deux pôles de l'incompatibilité à la base des métaphores et qu'il est donc, par



avance, différent de l'analogie *An* sur laquelle « roule » la métaphore, qu'il ne peut subsumer *S1*. Ceci ne signifie pas que, si *S2* correspond à l'analogie (*S2* = *An*), il y a forcément subsomption, puisque, comme nous venons de le voir, la subsomption n'intervient pas avec les métaphores nominales, alors même que *S2* y équivaut à *An*.

## 2.6. Figuralité des propriétés et des procès

Notre « postpénultième retour » porte sur la figuralité. Nous avons vu que l'emploi, dans les métaphores nominales, du porteur ou substrat pour « figurer » une ou des propriétés trouvait un fondement cognitif dans le caractère inaliénable des propriétés. On ne peut (se) représenter ou (s')imaginer une occurrence de propriété sans la représentation de son support. Qu'en est-il des métaphores verbales ? À un premier niveau, celui du lien ontologique, la dépendance est également présente. On n'a une occurrence d'*exploser* - aussi bien *exploser-S1* qu'*exploser-S2* - que s'il y a « quelque chose » qui explose. Au niveau de la représentation, par contre, il n'en va plus tout à fait de même.

La différence aspectuelle entre propriété et procès, donc entre « statif » et « dynamique<sup>23</sup> », fait que la représentation d'une occurrence de procès n'engage pas la représentation de l'occurrence spécifique de son sujet, alors que cela est obligatoire dans le cas d'une occurrence de propriété ou de qualité. Ceci parce qu'une action consiste en un changement / modification / altération du sujet : on peut donc reconnaître une occurrence d'action (ou action spécifique) sans que l'on ait, au préalable, reconnu ou identifié l'occurrence spécifique de son sujet. C'est dire qu'on peut (se) représenter ou se figurer une occurrence spécifique d'action / procès sans forcément (se) représenter ou se figurer le sujet spécifique qu'elle implique. On ne saurait, comme nous l'avions souligné ci-dessus, (se) représenter une occurrence particulière de beauté sans se représenter la chose ou l'être humain particulier qui est beau. On peut, par contre, (se) représenter une occurrence d'explosion (de bombe, par exemple), sans qu'on soit obligé de (se) représenter exactement quelle est la bombe particulière qui a explosé. La différence gît donc entre le spécifique défini et le spécifique indéfini. Ou, dit autrement, la représentation d'une occurrence particulière de propriété suppose que son porteur soit défini, c'est-à-dire identifié, reconnu, alors qu'une telle exigence n'existe pas pour une occurrence de procès, où se révèlent par contre décisives les manifestations du changement subi par le sujet, c'est-à-dire la représentation ou figuration ... du procès lui-même ! C'est dire que si on (se) « figure » l'explosion d'une bombe particulière, on n'a guère besoin de reconnaître quelle est la bombe particulière qui a explosé, alors que si on entend

23. Qui correspond aux verbes d'activité, d'accomplissement et d'achèvement dans la classification vendliérienne.

(se) représenter la beauté d'une femme précise, il faut représenter quelle est la femme précise en question. Dans le cas d'*exploser*, il serait d'ailleurs difficile de se représenter quelle est la bombe particulière en question, étant donné le changement que lui fait subir son explosion. Ce dernier point n'est toutefois pas essentiel. Ce qu'il faut retenir de notre comparaison figurationnelle, c'est que l'on peut, en quelque sorte, aliéner la « figure » propre, spécifique, du sujet dans le cas d'une action / procès spécifique, mais non dans celui d'une propriété spécifique.

On peut nous reprocher de faire dans le capillotractisme. La différence figurationnelle que nous venons d'établir entre la représentation d'une occurrence spécifique de propriété et celle d'une occurrence d'action / procès est pourtant bien réelle et trouve une contre-partie confirmative dans le comportement des déterminants indéfinis et définis<sup>24</sup>. On observe qu'en interprétation spécifique, un syntagme de type *un N* ne peut être sujet d'un prédicat statif. La phrase attributive (12) ne saurait recevoir qu'une interprétation générique<sup>25</sup> ou partitive<sup>26</sup> :

(12) ? Un train est rapide.

(12) ne peut en effet signifier qu'un train spécifique est rapide. Il suffit de substituer au sujet indéfini ou indéterminé un sujet déterminé ou défini, pour qu'une telle combinaison soit possible :

(13) Le train d'aujourd'hui / ce train / mon train est rapide

Si on remplace le prédicat statif par un prédicat dynamique, on observe que les deux types de SN sont possibles, ainsi que le montrent (14) et (15) :

(14) Un train a déraillé

(15) Le train d'aujourd'hui / ce train / mon train a déraillé

Avec un procès dynamique, le sujet n'a donc pas besoin d'être déterminé ou défini au préalable. Sa spécificité se trouve justifiée par la spécificité même du prédicat dynamique. Avec un prédicat attributif comme *être rapide*, une telle spécification n'est pas possible, puisque la spécificité de l'occurrence de *rapide* dépend entièrement de l'occurrence du porteur.

Si l'on raccroche ... le train à nos métaphores nominales et verbales, on s'aperçoit qu'on y retrouve l'écho de cette différence de force spécificatrice entre procès dynamique et propriété.

On constate, en effet, que le type d'entité qu'y représente S1 correspond exactement au type d'entité responsable de la détermination de l'occurrence

24. On retrouve ici une problématique des années 70 / 80. Nous avons utilisé l'étiquette de *prédicat spécifiant* vs *prédicat non spécifiant* pour rendre compte de cette opposition (Kleiber 1981b).

25. (12) a alors le sens de 'Un train, c'est rapide'.

26. Avec alors comme interprétation 'un des N...' (cf. pour 12 : *Un des trains est rapide*).

métaphorisée S<sub>2</sub>. Dans le cas de la métaphore nominale, c'est un porteur / substrat qui est S<sub>1</sub> et qui donc sert de « figure », alors que, dans le cas de la métaphore verbale, c'est, non pas un porteur/substrat, mais bien un procès qui se trouve à la place S<sub>1</sub> et qui « figure » le sens S<sub>2</sub>.

## Conclusion

Nous n'avons évidemment pas bouclé la boucle, mais, en matière de métaphore – l'abondante littérature qu'elle a suscitée en témoigne – la boucle n'est jamais bouclée. Il nous semble néanmoins avoir rempli l'objectif que nous nous sommes fixé, celui de comparer les métaphores nominales du type *Paul est un bulldozer* et les métaphores verbales du type *Le déficit a explosé* sous un angle un peu différent de celui des approches habituelles. Notre examen a permis de mettre en évidence des ressemblances et des différences dans leur fonctionnement « figural » généralement ignorées dans le traitement courant des métaphores.

On retiendra de notre analyse les six principaux résultats suivants :

1. Une différence dans le nombre de pôles sur lesquels elles tournent. La métaphore nominale met en jeu trois pôles : S<sub>1</sub> (sens littéral : *bulldozer*-‘engin’) – S<sub>3</sub> (réfèrent auquel est appliqué S<sub>1</sub> : *Paul*-‘homme’) – S<sub>2</sub> (sens métaphorique ou figuré : *bulldozer*-‘x qui fonce, renverse tout obstacle ...’). La métaphore verbale n'en met en jeu que deux : S<sub>1</sub> (sens littéral : *exploser*-‘éclater violemment en projetant des morceaux ...’) et S<sub>2</sub> (sens métaphorique ou figuré : *exploser*-‘prendre brutalement une dimension énorme ou excessive’) ;
2. Si dans les deux cas, il y a incompatibilité ou « tilt » catégoriel, elle n'a pas lieu entre les mêmes pôles : dans le cas de la métaphore nominale, l'incompatibilité s'installe entre S<sub>1</sub> et S<sub>3</sub>, alors que, pour les métaphores verbales, elle se manifeste dans la relation S<sub>1</sub>-S<sub>2</sub> ;
3. L'analogie (*An*) est, comme l'incompatibilité, un constituant définitoire des métaphores nominales et verbales, mais elle émerge de la comparaison S<sub>1</sub>-S<sub>3</sub> avec les nominales et de celle de S<sub>1</sub>-S<sub>2</sub> avec les verbales ;
4. Il découle de -iii- que l'analogie équivaut à S<sub>2</sub> pour les nominales (*An* = S<sub>2</sub>), mais non pour les verbales (*An* ≠ S<sub>3</sub>) ;
5. S<sub>2</sub> n'est pas un sens « couvrant », aussi bien dans les métaphores nominales, où il ne subsume pas S<sub>1</sub> et S<sub>3</sub>, que dans les métaphores verbales, où il ne subsume pas S<sub>1</sub>. Ce n'est pourtant pas, comme nous l'avons longuement expliqué, pour les mêmes raisons ;
6. S<sub>2</sub> mérite l'étiquette de *sens figuré* en métaphore nominale comme verbale, puisqu'un sens S<sub>2</sub> y est à chaque fois donné ou représenté par la « figure » d'un sens S<sub>1</sub>. Nous avons essayé de donner à ce résultat, qui est un acquis stable de la littérature sur les métaphores et sur le

sens figuré en général, un prolongement fondé sur la différence ontologique *propriété / procès*, qui apporte un écho confirmatif au type d'entité « figurant » à la place S<sub>1</sub>. Avec les métaphores nominales, c'est un « porteur » ou « substrat » de la propriété S<sub>2</sub> qui est choisi comme « figure », parce qu'on ne peut se figurer ou représenter une occurrence de propriété sans son support. Avec les métaphores verbales, on a précisément l'inverse : c'est un procès qui sert de « figure », puisqu'une occurrence de procès, non seulement n'a pas besoin de la détermination de l'occurrence de son sujet, mais elle a elle-même la capacité de spécifier le sujet qu'elle implique.

Il faut évidemment aller plus loin et en venir au sujet que nous comptons traiter ici, à savoir celui de la subsomption à laquelle donnent lieu les proverbes métaphoriques. Mais comme le dit un proverbe non métaphorique, « chaque chose en son temps ». Attendons donc que l'occasion se présente - un nouveau colloque sur la phraséologie à Nancy ? - et nous en serons le larron (en foire) !

## Bibliographie

- CONENNA M., KLEIBER G. (2002). De la métaphore dans les proverbes. *Langue française* 134, 58-77.
- DUBOIS J. et al. (1973). *Dictionnaire de linguistique*. Paris : Larousse.
- FONTANIER P. (1968 [1821-1830]). *Les Figures du Discours*. Paris : Flammarion.
- HOFSTADTER D. & SANDER E. (2013). *L'analogie, cœur de la pensée*. Paris : Odile Jacob.
- HUSSERL E. (1962). *Recherches logiques*, t. 2. Paris : PUF [*Logische Untersuchungen*, 1913].
- KLEIBER G. (1981a). *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*. Paris : Klincksieck.
- KLEIBER G. (1981b). Relatives spécifiantes et relatives non-spécifiantes. *Le français moderne* 49 / 3, 216-233.
- KLEIBER G. (1983). Métaphore et vérité. *LINX* 9, 89-130.
- KLEIBER G. (1984). Pour une pragmatique de la métaphore : la métaphore, un acte de dénotation prédicative indirecte. In : G. Kleiber (éd.), *Recherches en pragma-sémantique*. Paris : Klincksieck, 123-163.
- KLEIBER G. (1993). Faut-il banaliser la métaphore ? *Verbum* 16/1-3, 197-210.
- KLEIBER G. (1994). Métaphore : le problème de la déviance. *Langue française* 101, 35-56.
- KLEIBER G. (1999). Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux. In : N. Charbonnel, G. Kleiber (éds), *La métaphore entre pragmatique et rhétorique*. Paris : PUF, 83-134.
- KLEIBER G. (2000). Sur le sens des proverbes. *Langages* 139, 39-58.

- KLEIBER G. (2008). Histoire de couple : proverbes et métaphores. *Linguisticae Investigationes* 31/2, 186-199.
- KLEIBER G. (2011). La métaphore dans les proverbes : un trait définitoire ou non ? In : M. Lipinska (éd.), *L'état des recherches et les tendances du développement de la parémiologie et de la phraséologie romanes*. Lask : Oficyna Wydawnicza Lekse, 55-76.
- KLEIBER G. (2017a). La figure d'un proverbe n'est pas toujours celle d'une métaphore. *Scolia* 31, 39-77.
- KLEIBER G. (2017b). Proverbes non littéraires : métaphore ou synecdoque ? In : M. Birkelund (éd.), *Points de vue. Mélanges offerts à Henning Nølke à l'occasion de sa retraite*. Aarhus : Institut de Communication et de Culture Université d'Aarhus, 145-156.
- KLEIBER G. (2019). Expressions idiomatiques et proverbes métaphoriques. In : M. Kauffer, Y. Keromnes (eds), *Theorie und Empirie in der Phraseologie - Approches théoriques et empiriques en phraséologie*. Tübingen : Stauffenburg Verlag, 3-17.
- KLEIBER G. & RIEGEL M. (1978). Les « grammaires floues ». *Bulletin des Jeunes Romanistes XXI*, 67-123. Publié aussi In : R. Martin (éd.) (1978), *La notion de recevabilité en linguistique*. Paris : Klincksieck, 67-123.
- KRIKMANN A. (1994). The Great Chain of Metaphor: an Open Sesame for Proverbs Semantics ? *Proverbium Yearbook of International Proverb Scholarship* 11, 117-124.
- LAKOFF G. & JOHNSON M. (1986). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Minuit.
- LAKOFF G. & TURNER M. (1989). *More than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor*. Chicago : The Chicago University Press.
- MEYER B. (1997). *Analyses. Figures, énoncés brefs*. Paris : L'Harmattan.
- MONNERET P. (2004). *Essais de linguistique analogique*. Dijon : A.B.E.L.L.
- TAMBA I. (1981). *Le sens figuré*. Paris : PUF.
- TAMBA I. (2000). Le sens métaphorique argumentatif des proverbes. *Cahiers de praxématique* 35, 39-57.
- TAMBA I. (2011). Figement sémantique : du sens compositionnel au sens idiomatique et proverbial. In : J.-C. Anscombe, S. Mejri (éds), *La parole entravée : études sur le figement*. Paris : Champion, 109-126.
- VENDLER Z. (1967 [1957]). Verbs and Times. *Linguistics in Philosophy*. Ithaca : Cornell University Press, 97-121.
- VISETTI Y.-M., CADIOT P. (2006). *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*. Paris : PUF.

